

Les Hauts de Hurle-Vent



Emily Brontë

Les Hauts de Hurle-Vent

[Pages de titre](#)

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[CHAPITRE XIV](#)

[CHAPITRE XV](#)

[CHAPITRE XVI](#)

[CHAPITRE XVII](#)

[CHAPITRE XVIII](#)

[CHAPITRE XIX](#)

[CHAPITRE XX](#)

[CHAPITRE XXI](#)

[CHAPITRE XXII](#)

[CHAPITRE XXIII](#)

[CHAPITRE XXIV](#)

[CHAPITRE XXV](#)

[CHAPITRE XXVI](#)

[CHAPITRE XXVII](#)

[CHAPITRE XXVIII](#)

[CHAPITRE XXIX](#)

[CHAPITRE XXX](#)

[CHAPITRE XXXI](#)

[CHAPITRE XXXII](#)

[CHAPITRE XXXIII](#)

[CHAPITRE XXXIV](#)

[Page de copyright](#)

LES HAUTS DE HURLE-VENT

Emily Brontë

CHAPITRE PREMIER

1801. – Je viens de rentrer après une visite à mon propriétaire, l'unique voisin dont j'aie à m'inquiéter. En vérité, ce pays-ci est merveilleux ! Je ne crois pas que j'eusse pu trouver, dans toute l'Angleterre, un endroit plus complètement à l'écart de l'agitation mondaine. Un vrai paradis pour un misanthrope : et Mr Heathcliff et moi sommes si bien faits pour nous partager ce désert ! Quel homme admirable ! Il ne se doutait guère de la sympathie que j'ai ressentie pour lui quand j'ai vu ses yeux noirs s'enfoncer avec tant de suspicion dans leurs orbites, au moment où j'arrêtais mon cheval, et ses doigts plonger, avec une farouche résolution, encore plus profondément dans son gilet, comme je déclinais mon nom.

– Mr. Heathcliff ? ai-je dit.

Un signe de tête a été sa réponse.

– Mr Lockwood, votre nouveau locataire, monsieur. Je me suis donné l'honneur de vous rendre visite, aussitôt que possible après mon arrivée, pour vous exprimer l'espoir de ne pas vous avoir gêné par mon insistance à vouloir occuper Thrushcross Grange ; j'ai entendu dire hier que vous aviez quelque idée.

– Thrushcross Grange m'appartient, monsieur, a-t-il interrompu en regimbant. Je ne me laisse gêner par personne, quand j'ai le moyen de

m'y opposer... Entrez !

Cet « entrez » était prononcé les dents serrées et exprimait le sentiment : « allez au diable ! » La barrière même sur laquelle il s'appuyait ne décelait aucun mouvement qui s'accordât avec les paroles. Je crois que cette circonstance m'a déterminé à accepter l'invitation. Je m'intéressais à un homme dont la réserve semblait encore plus exagérée que la mienne.

Quand il a vu le poitrail de mon cheval pousser tranquillement la barrière, il a sorti la main de sa poche pour enlever la chaîne et m'a précédé de mauvaise grâce sur la chaussée. Comme nous entrions dans la cour, il a crié :

– Joseph, prenez le cheval de Mr Lockwood ; et montez du vin.

« Voilà toute la gent domestique, je suppose ». Telle était la réflexion que me suggérait cet ordre composite. « Il n'est pas surprenant que l'herbe croisse entre les dalles, et les bestiaux sont sans doute seuls à tailler les haies. »

Joseph est un homme d'un certain âge, ou, pour mieux dire, âgé : très âgé, peut-être, bien que robuste et vigoureux. « Le Seigneur nous assiste ! » marmottait-il en aparté d'un ton de mécontentement bourru, pendant qu'il me débarrassait de mon cheval. Il me dévisageait en même temps d'un air si rébarbatif que j'ai charitablement conjecturé qu'il devait avoir besoin de l'assistance

divine pour digérer son dîner et que sa pieuse exclamation ne se rapportait pas à mon arrivée inopinée.

Wuthering Heights (Les Hauts de Hurle-Vent), tel est le nom de l'habitation de Mr Heathcliff : « wuthering » est un provincialisme qui rend d'une façon expressive le tumulte de l'atmosphère auquel sa situation expose cette demeure en temps d'ouragan¹. Certes on doit avoir là-haut un air pur et salubre en toute saison : la force avec laquelle le vent du nord souffle par-dessus la crête se devine à l'inclinaison excessive de quelques sapins rabougris plantés à l'extrémité de la maison, et à une rangée de maigres épines qui toutes étendent leurs rameaux du même côté, comme si elles imploraient l'aumône du soleil. Heureusement l'architecte a eu la précaution de bâtir solidement : les fenêtres étroites sont profondément enfoncées dans le mur et les angles protégés par de grandes pierres en saillie.

Avant de franchir le seuil, je me suis arrêté pour admirer une quantité de sculptures grotesques prodiguées sur la façade, spécialement autour de la porte principale. Au-dessus de celle-ci, et au milieu d'une nuée de griffons délabrés et de bambins éhontés, j'ai découvert la date « 1500 » et le nom « Hareton Earnshaw ». J'aurais bien fait quelques commentaires et demandé au revêche propriétaire une histoire succincte du domaine ; mais son attitude à la porte semblait exiger de moi une entrée rapide ou un départ définitif, et je ne voulais pas aggraver son impatience avant d'avoir inspecté l'intérieur.

Une marche nous a conduits dans la salle de famille, sans aucun couloir ou corridor d'entrée. Cette salle est ce qu'on appelle ici « la

maison » par excellence. Elle sert en général à la fois de cuisine et de pièce de réception. Mais je crois qu'à Hurle-Vent la cuisine a dû battre en retraite dans une autre partie du bâtiment, car j'ai perçu au loin, dans l'intérieur, un babil de langues et un cliquetis d'ustensiles culinaires : puis je n'ai remarqué, près de la spacieuse cheminée, aucun instrument pour faire rôtir ou bouillir, ni pour faire cuire le pain, non plus qu'aucun reflet de casseroles de cuivre ou de passoirs de fer-blanc le long des murs. À une extrémité, il est vrai, la lumière et la chaleur réverbéraient magnifiquement sur des rangées d'immenses plats d'étain entremêlés de cruches et de pots d'argent, s'élevant les uns au-dessus des autres sur un grand buffet de chêne, jusqu'au plafond. Ce dernier est apparent : son anatomie entière s'offre à un oeil inquisiteur, sauf à un endroit où elle est masquée par un cadre de bois chargé de gâteaux d'avoine et d'une grappe de cuisseaux de bœuf, de gigots et de jambons. Au-dessus de la cheminée sont accrochés quelques mauvais vieux fusils et une paire de pistolets d'arçon ; en guise d'ornement, trois boîtes à thé décorées de couleurs voyantes sont disposées sur le rebord. Le sol est de pierre blanche polie ; les chaises, à hauts dossiers, de formes anciennes, peintes en vert ; une ou deux, plus massives et noires, se devenaient dans l'ombre. À l'abri d'une voûte que forme le buffet reposait une grosse chienne jaunâtre de l'espèce pointer, entourée d'une nichée de petits qui piaillaient ; d'autres chiens occupaient d'autres recoins.

L'appartement et l'ameublement n'auraient rien eu d'extraordinaire s'ils eussent appartenu à un brave fermier du Nord, à l'air têtue, aux membres vigoureux mis en valeur par une culotte et des guêtres. Vous

rencontrerez ce personnage, assis dans son fauteuil, un pot d'ale mousseuse devant lui sur une table ronde, au cours d'une tournée quelconque de cinq ou six milles dans cette région montagneuse, pourvu que vous la fassiez à l'heure convenable après le dîner. Mais Mr Heathcliff présente un singulier contraste avec sa demeure et son genre de vie. Il a le physique d'un bohémien au teint basané, le vêtement et les manières d'un gentleman ; tout autant, du moins, que la plupart des propriétaires campagnards. Un peu négligé dans sa mise, peut-être, mais cette négligence ne lui messied pas, parce qu'il se tient droit et que sa tournure est élégante ; l'aspect plutôt morose. D'aucuns pourraient le suspecter d'un certain orgueil de mauvais ton : une voix intérieure me dit qu'il n'y a chez lui rien de semblable. Je sais, par instinct, que sa réserve provient d'une aversion pour les étalages de sentiments... pour les manifestations d'amabilité réciproque. Il aimera comme il haïra, sans en rien laisser paraître, il regardera comme une sorte d'impertinence l'amour ou la haine qu'il recevra en retour. Non, je vais trop vite ; je lui prête trop libéralement mes propres attributs. Mr Heathcliff peut avoir, pour retenir sa main quand il rencontre quelqu'un qui ne demande qu'à lui tendre la sienne, des raisons entièrement différentes de celles qui me déterminent. Espérons que ma constitution m'est presque spéciale. Ma chère mère avait l'habitude de dire que je n'aurais jamais un foyer confortable ; et, pas plus tard que l'été dernier, j'ai montré que j'étais parfaitement indigne d'en avoir un.

Je jouissais d'un mois de beau temps au bord de la mer, quand je fis connaissance de la plus fascinante des créatures : une vraie déesse à

mes yeux, tant qu'elle ne parut pas me remarquer. Je « ne lui dis jamais mon amour » en paroles ; pourtant, si les regards ont un langage, la plus simple d'esprit aurait pu deviner que j'étais amoureux fou. Elle me comprit enfin et à son tour me lança un regard... le plus doux de tous les regards imaginables. Que fis-je alors ? Je l'avoue à ma honte, je me repliai glacialement sur moi-même, comme un colimaçon ; à chaque regard, je me refroidissais et rentrais un peu plus avant dans ma coquille, si bien qu'à la fin la pauvre innocente se mit à douter de ses propres sens et, accablée de confusion à la pensée de son erreur supposée, persuada sa maman de décamper. Cette curieuse tournure d'esprit m'a valu une réputation de cruauté intentionnelle, qui est bien injustifiée ; mais moi seul en puis juger.

J'ai pris un siège au coin du feu opposé à celui vers lequel mon propriétaire se dirigeait, et j'ai occupé un moment de silence à essayer de caresser la chienne, qui avait quitté ses petits et rôdait comme une louve autour de mes mollets, la lèvre retroussée, ses dents blanches humides prêtes à mordre. Ma caresse a provoqué un long grognement guttural.

– Je vous conseille de laisser la chienne tranquille, a grogné Mr Heathcliff à l'unisson, en arrêtant d'un coup de pied des démonstrations plus dangereuses. Elle n'est pas habituée à être gâtée... elle n'a pas été élevée pour l'agrément.

Puis, se dirigeant vers une porte latérale, il a appelé de nouveau :
« Joseph ! »

Joseph a grommelé indistinctement dans les profondeurs de la cave, mais sans donner aucun signe de réapparition, de sorte que son maître a plongé pour l'aller chercher, me laissant vis-à-vis de la scélérate de chienne et d'une paire d'affreux chiens de bergers à poils longs, qui exerçaient avec elle une surveillance jalouse sur tous mes mouvements. Peu désireux de prendre contact avec leurs crocs, je suis resté assis sans bouger, mais, pensant qu'ils ne comprendraient sans doute pas des insultes tacites, je me suis malheureusement permis de cligner de l'œil et de faire des grimaces au trio, et l'une de mes expressions de physionomie a tellement irrité madame qu'elle est entrée soudain en furie et a sauté sur mes genoux. Je l'ai repoussée et me suis hâté d'interposer la table entre nous deux. Cette manœuvre a mis en émoi toute la meute : une demi-douzaine de démons à quatre pattes, de tailles et d'âges variés, sont sortis de leurs repaires cachés et se sont rassemblés. J'ai senti que mes talons et les basques de mon habit étaient les buts particuliers de l'assaut et, tenant de mon mieux les plus forts des combattants en respect avec le tisonnier, je me suis vu contraint de demander tout haut l'assistance de quelqu'un de la maison pour rétablir la paix.

Mr Heathcliff et son domestique ont gravi les marches de la cave avec un flegme mortifiant : je ne crois pas qu'ils aient mis une seconde de moins qu'à l'accoutumée, bien qu'autour de la cheminée une tempête d'aboiements et de glapissements fût rage. Par bonheur, un habitant de la cuisine a montré plus de hâte. Une forte gaillarde, la robe retroussée, les bras nus, les joues rougies par le feu, s'est précipitée au milieu de nous en brandissant une poêle à frire. Elle a manié cette

arme, ainsi que sa langue, avec tant d'à-propos que la tourmente s'est apaisée comme par enchantement et qu'elle demeurerait seule, haletante comme la mer après un ouragan, quand son maître est entré sur la scène.

– Que diable se passe-t-il ? a-t-il demandé en me regardant d'un air que j'ai eu quelque peine à supporter après ce traitement inhospitalier.

– Que diable ! en effet, ai-je grommelé. Le troupeau de pourceaux possédés du démon² ne pouvait avoir en lui de pires esprits que n'en recèlent vos animaux que voilà, monsieur. Autant vaudrait laisser un étranger avec une portée de tigres !

– Ils n'inquiètent pas les gens qui ne touchent à rien, a-t-il remarqué en posant la bouteille devant moi et remettant la table en place. Les chiens font bien d'être vigilants Un verre de vin ?

– Non, merci.

– Pas été mordu ?

– Si je l'eusse été, j'aurais laissé mon empreinte sur le mordeur.

Un sourire grimaçant a détendu les traits de Heathcliff.

– Allons, allons, vous êtes troublé, Mr Lockwood. Voyons, prenez un peu de vin. Les hôtes sont tellement rares dans cette maison que mes chiens et moi, je le reconnais volontiers, ne savons guère les recevoir. À votre santé, monsieur !

Je me suis incliné en rendant la politesse. Je commençais à m'apercevoir qu'il serait absurde de bouder à cause de la mauvaise conduite d'une bande de méchants chiens. En outre, je n'avais pas envie de continuer à fournir à cet individu de l'amusement à mes dépens ; car c'était le tour que prenait son humeur. Lui, mû probablement par la prudente considération que ce serait folie d'offenser un bon locataire, a atténué un peu le laconisme de son style d'où les pronoms et les verbes auxiliaires étaient exclus, et a entrepris un sujet qu'il supposait devoir m'intéresser, un discours sur les avantages et les inconvénients de mon lieu de retraite actuel. Je l'ai trouvé très informé des questions que nous avons abordées ; et, avant de rentrer chez moi, je me suis enhardi à proposer de renouveler ma visite demain. Il ne désirait évidemment pas voir mon intrusion se répéter. J'irai néanmoins. Je m'étonne de me sentir si sociable en comparaison de lui.

1. C'est ce que nous avons essayé de rendre en français par « Les Hauts de Hurle-Vent ». (*Note du traducteur*)

2. Voir Saint Marc, V, 11 et suiv. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE II

Hier, l'après-midi s'annonçait brumeuse et froide. J'avais envie de la passer au coin du feu dans mon cabinet de travail, au lieu de patauger dans la bruyère et dans la boue jusqu'à Hurle-Vent. Après le dîner, je remontai. (*N-B.* – Je dîne entre midi et une heure : la femme de charge, respectable matrone que j'ai prise avec la maison comme un immeuble par destination, n'a pas pu, ou n'a pas voulu, comprendre la requête que je lui avais adressée pour être servi à cinq heures). Je gravis donc l'escalier dans cette intention paresseuse ; mais, en entrant dans la pièce, je vis une servante à genoux, entourée de brosses et de seaux à charbon ; elle soulevait une poussière infernale en éteignant les flammes sous des monceaux de cendres. Ce spectacle me fit aussitôt reculer. Je pris mon chapeau et, après une course de quatre milles, j'arrivai à la porte du jardin de Heathcliff juste à temps pour échapper aux premiers flocons d'une averse de neige.

Sur ce sommet découvert, la terre était durcie par une gelée noire et le vent me fit frissonner jusqu'à la moelle. Ne parvenant pas à enlever la chaîne, je sautai par-dessus la barrière, montai en courant la chaussée dallée bordée çà et là de groseilliers, et frappai en vain pour me faire admettre, tant et si bien que les jointures des doigts me cuisaient et que les chiens se mirent à hurler.

« Misérables habitants de cette demeure ! proférai-je mentalement, vous mériteriez, pour votre grossière inhospitalité, de rester à perpétuité isolés de vos semblables. Vous pourriez au moins ne pas tenir vos portes barricadées en plein jour. Peu importe : j'entrerai ! » Cette résolution prise, je saisis le loquet et le secouai violemment. La tête et la face vinaigrée de Joseph se montrèrent à une lucarne ronde de la grange.

– Qué qu'vous voulez ? cria-t-il. Le maître a descendu au parc à moutons. Faites l'tour par le bout d'la grange, si c'est qu'vous voulez lui parler.

– N'y a-t-il personne à l'intérieur pour ouvrir la porte ? lui criai-je en réponse.

– N'y a personne qu'la maîtresse, et é n'ouvrira point, quand même que vous feriez votre vacarme infernal jusqu'à la nuit.

– Pourquoi ? Ne pourriez-vous lui dire qui je suis, hein ! Joseph ?

– Moi ? que nenni ! J'voulions point m'en mêler, grommela la tête, qui disparut.

La neige commençait à tomber dru. Je saisis la poignée du loquet pour faire un nouvel essai, quand un jeune homme sans veste, et portant une fourche sur l'épaule, apparut dans la cour derrière la maison. Il me héla en me faisant signe de le suivre et, après avoir traversé une buanderie et une cour pavée contenant un magasin à charbon, une pompe et un pigeonnier, nous arrivâmes enfin dans la

grande pièce, chaude et gaie, où j'avais déjà été reçu. Elle resplendissait délicieusement à la lueur d'un immense feu de charbon, de tourbe et de bois ; près de la table mise pour un plantureux repas du soir, je fus charmé d'apercevoir « La maîtresse », personne dont je n'avais pas encore soupçonné l'existence. Je saluai et j'attendis, pensant qu'elle me prierait de prendre un siège. Elle me regarda en s'appuyant sur le dossier de sa chaise, mais resta immobile et muette.

– Vilain temps ! remarquai-je. Je crains, Mrs Heathcliff, que la porte n'ait à se ressentir des conséquences du service un peu relâché de vos domestiques ; j'ai eu de la peine à me faire entendre d'eux.

Elle ne desserrait pas les lèvres. J'ouvris de grands yeux... elle ouvrit de grands yeux aussi ; ou plutôt elle fixa sur moi un regard froid, indifférent, excessivement embarrassant et désagréable.

– Asseyez-vous, dit le jeune homme d'un ton bourru. Il va bientôt rentrer.

J'obéis, je toussai, j'appelai la greline de Junon qui daigna, à cette seconde entrevue, remuer l'extrémité de la queue en signe de reconnaissance.

– Un bien bel animal, repris-je. Avez-vous l'intention de vous séparer de ses petits, madame ?

– Ils ne sont pas à moi, dit l'aimable hôtesse d'un ton encore moins engageant que celui que Heathcliff lui-même aurait pu mettre à cette réponse.

– Ah ! vos favoris sont sans doute parmi ceux-ci ? continuai-je en me tournant vers un coussin dans l'ombre, couvert de quelque chose qui ressemblait à des chats.

– Étrange choix de favoris ! observa-t-elle avec mépris.

Pas de chance ! c'était un tas de lapins morts. Je toussai une fois de plus et me rapprochai de l'âtre, renouvelant mes commentaires sur le triste temps de cette soirée.

– Vous n'auriez pas dû sortir, dit-elle en se levant pour prendre sur la cheminée deux des boîtes à thé peintes.

Jusqu'alors, elle avait été abritée de la lumière ; maintenant je distinguais nettement sa silhouette et son visage. Elle était élancée, en apparence à peine sortie de l'adolescence ; admirablement faite, et avec la plus exquise petite figure que j'aie jamais eu le plaisir de contempler ; des traits fins, très réguliers ; des boucles blondes, ou plutôt dorées, qui pendaient librement sur son cou délicat ; et des yeux qui eussent été irrésistibles, si l'expression en eût été agréable. Heureusement pour mon cœur sensible, le seul sentiment qu'ils révélaient tenait le milieu entre le dédain et une sorte de désespoir, qu'on était étrangement surpris d'y découvrir. Les boîtes étaient presque hors de sa portée ; je fis un mouvement pour l'aider : elle se tourna vers moi du même air qu'aurait un avare si quelqu'un voulait essayer de l'aider à compter son or.

– Je n’ai pas besoin de votre assistance, dit-elle sèchement, je peux les atteindre toute seule.

– Je vous demande pardon, me hâtai-je de répliquer.

– Vous a-t-on invité à prendre le thé ? demanda-t-elle en attachant un tablier sur sa robe noire très propre. Elle balançait une cuillerée de thé au dessus de la théière.

– J’en prendrai une tasse avec plaisir.

– Vous a-t-on invité ? répéta-t-elle.

– Non, dis-je en souriant à demi. Mais vous êtes tout indiquée pour le faire.

Elle rejeta le thé, la cuiller et tout le reste et se rassit sur sa chaise avec un mouvement de dépit, le front plissé, la lèvre inférieure, rouge, en avant, comme celle d’un enfant prêt à pleurer.

Cependant le jeune homme avait jeté sur son dos une veste extrêmement usée ; debout devant le feu, il me regardait du coin de l’œil, d’une mine à jurer qu’il y avait entre nous deux une haine mortelle inassouvie. Je commençais à me demander si c’était ou non un domestique. Son costume et son langage étaient grossiers, tout à fait dépourvus de la supériorité qu’indiquaient ceux de Mr et de Mrs Heathcliff ; ses épaisses boucles brunes étaient négligées et hirsutes, sa moustache empiétait sur ses joues à la manière de celle d’un ours, ses mains étaient hâlées comme celles d’un simple

laboureur. Pourtant son attitude était dégagée, presque hautaine, et il ne montrait pas l'assiduité d'un domestique à servir la maîtresse de maison. En l'absence de preuves certaines de sa condition, je jugeai préférable de ne pas prêter attention à sa conduite bizarre. Au bout de cinq minutes, l'entrée de Heathcliff apporta, dans une certaine mesure, un soulagement à ma situation embarrassée.

– Vous voyez, monsieur, que je suis venu comme je l'avais promis ! m'écriai-je avec un feint enjouement, et je crains que la neige ne me retienne chez vous pendant une demi-heure, si vous pouvez m'accorder abri pendant ce laps de temps.

– Une demi-heure ? dit-il en secouant les blancs flocons qui couvraient ses vêtements. Je me demande pourquoi vous avez choisi le fort d'une tourmente de neige pour venir vous promener jusqu'ici. Savez-vous que vous courez le risque de vous perdre dans les marais ? Des gens familiers avec ces landes s'égarèrent souvent par de pareilles soirées ; et je puis vous annoncer qu'il n'y a aucun espoir de changement pour le moment.

– Je pourrais peut-être trouver parmi vos valets de ferme un guide, qui resterait à la Grange jusqu'à demain... si vous pouviez m'en prêter un ?

– Non, je ne pourrais pas.

– Oh ! vraiment ! Eh bien ! alors, j'en serai réduit à ma seule sagacité.

– Hum !

– Allez-vous faire l'thé ? demanda l'homme à l'habit râpé, détournant de moi son farouche regard pour le diriger sur la jeune femme.

– Faut-il en faire pour *lui* ? demanda-t-elle en s'adressant à Heathcliff.

– Préparez-le, voulez-vous ? fut la réponse, faite d'une façon si brutale que je tressaillis. Le ton dont ces mots furent prononcés révélait une nature foncièrement mauvaise. Je n'avais plus envie d'appeler Heathcliff un homme admirable.

Quand les préparatifs furent terminés, il m'invita :

– Maintenant, monsieur, avancez votre chaise.

Et tous, y compris le rustique jeune homme, s'approchèrent de la table. Un austère silence régna pendant que nous prenions notre repas.

Je pensai que, si ma présence avait jeté un froid, il était de mon devoir de faire un effort pour le dissiper. Il n'était pas possible que ces gens fussent tous les jours aussi sombres et aussi taciturnes ; il n'était pas possible, si mauvais caractère qu'ils eussent, que cet air renfrogné qu'ils avaient tous fût leur air de tous les jours.

– Il est étrange, commençai-je dans l'intervalle entre une tasse de thé et une autre, il est étrange que l'habitude puisse ainsi façonner nos goûts et nos idées. Beaucoup de gens seraient incapables de concevoir l'existence du bonheur dans une vie aussi complètement retirée que la vôtre, Mr Heathcliff ; pourtant j'oserai dire que, entouré de votre

famille, avec votre aimable épouse comme génie tutélaire de votre foyer et de votre cœur...

– Mon aimable épouse ! interrompit-il avec un ricanement presque diabolique. Où est-elle, mon aimable épouse ?

– Mrs Heathcliff, votre femme, veux-je dire.

– Ah ! bon, oui... Vous voulez sans doute faire entendre que son esprit a pris le rôle d'ange gardien et veille sur le sort de Hurle-Vent, même quand son corps l'a quitté. Est-ce cela ?

M'apercevant que je commettais une bévue, j'essayai de la rattraper, j'aurais dû voir qu'il y avait une trop grande disproportion d'âge entre eux deux pour qu'ils pussent avec vraisemblance être mari et femme. L'un avait environ quarante ans : un âge de vigueur mentale où les hommes nourrissent rarement l'illusion d'être épousés par amour par des jeunes filles ; ce rêve est réservé comme consolation au déclin de nos années. L'autre ne paraissait pas dix-sept ans.

J'eus une inspiration soudaine. « Le lourdaud qui est à côté de moi, qui boit son thé dans une jatte et mange son pain avec des mains sales, pourrait bien être son mari : Heathcliff junior, sans doute. Voilà ce qui arrive quand on s'enterre vivante : elle s'est jetée sur ce rustre par simple ignorance de l'existence d'êtres supérieurs ! C'est bien dommage... il faut que je tâche de lui faire regretter son choix... » ... Cette dernière réflexion peut sembler d'un fat : elle ne l'était pas. Mon

voisin me frappait comme un être presque repoussant ; je savais, par expérience, que je n'étais pas sans séduction.

– Mrs Heathcliff est ma belle-fille, dit Heathcliff, ce qui confirma ma supposition. Il dirigea sur elle, en parlant, un singulier regard : un regard chargé de haine... à moins que, par l'effet d'une disposition anormale, ses muscles faciaux n'interprètent pas, comme ceux des autres humains, le langage de son âme.

– Ah ! certainement... je comprends maintenant : vous êtes l'heureux possesseur de cette fée bienfaisante, remarquai-je en me tournant vers mon voisin.

Ce fut encore pis. Le jeune homme devint écarlate et ferma le poing, en donnant tous les signes de préméditation d'un assaut. Mais il parut se ressaisir presque aussitôt et étouffa l'orage sous un brutal juron, grommelé à mon adresse et que, bien entendu, j'eus soin d'ignorer.

– Pas de chances dans vos conjectures, monsieur, observa mon hôte. Aucun de nous n'a le privilège de posséder votre bonne fée ; son époux est mort. J'ai dit qu'elle était ma belle-fille ; il faut donc qu'elle ait épousé mon fils.

– Et ce jeune homme n'est...

– Pas mon fils assurément.

Heathcliff sourit encore, comme si c'eût été une plaisanterie un peu trop forte de lui attribuer la paternité de cet ours.

– Mon nom est Hareton Earnshaw, bougonna l'autre ; et je vous conseille de le respecter !

– Je n'ai fait preuve d'aucune irrévérence, répondis-je, en riant intérieurement de la dignité avec laquelle il se présentait lui-même.

Avant qu'il eût cessé de tenir les yeux fixés sur moi, j'avais détourné de lui mon regard, de crainte d'être tenté de le gifler, ou de donner cours à mon hilarité. Je commençais à me sentir indubitablement peu à ma place dans cet agréable cercle de famille. Le sentiment de bien-être physique que j'éprouvais était plus que neutralisé par la lugubre atmosphère spirituelle qui régnait là. Je résolus de réfléchir avant de m'aventurer sous ce toit une troisième fois.

Le repas terminé, et personne ne manifestant d'un mot la moindre sociabilité, je m'approchai de la fenêtre pour examiner le temps. Un triste spectacle s'offrit à ma vue : une nuit obscure tombait prématurément, le ciel et les collines se confondaient dans un violent tourbillon de vent et de neige épaisse.

– Je ne crois pas qu'il me soit possible maintenant de rentrer chez moi sans un guide, ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Les routes doivent avoir déjà disparu ; si même elles étaient découvertes, je verrais à peine où mettre le pied.

– Hareton, conduis cette douzaine de moutons sous le porche de la grange. Ils vont être enfouis si on les laisse dans leur parc toute la nuit : et mets une planche devant eux, dit Heathcliff.

– Que faire ? continuai-je avec une irritation croissante.

Ma question demeura sans réponse. En jetant un regard autour de moi, je ne vis que Joseph qui apportait un seau de porridge¹ pour les chiens, et Mrs Heathcliff penchée sur le feu, qui s’amusait à faire brûler un paquet d’allumettes tombé du rebord de la cheminée quand elle avait remis la boîte à thé à sa place. Après avoir déposé son fardeau, Joseph passa l’inspection de la pièce et grinça d’une voix chevrotante :

– Je m’demandions comment qu’vous pouvez rester là, à n’rien faire et à vous chauffer, quand tous y sont dehors ! Mais vous n’êtes qu’eune prop’à rien, et c’est pas la peine d’user sa salive... vous n’amenderez jamais vos môvaises manières et vous irez dret chez l’diable, comme vot’mère avant vous !

Je m’imaginai un instant que ce morceau d’éloquence était à mon adresse. Passablement en colère, je m’avançai vers le vieux drôle avec l’intention de le jeter dehors à coups de pied. Mrs Heathcliff m’arrêta par sa réponse.

– Vieil hypocrite médisant ! répliqua-t-elle. N’avez-vous pas peur d’être emporté vous-même quand vous prononcez le nom du diable ? Je vous conseille d’éviter de m’irriter, ou je solliciterai votre enlèvement comme une faveur spéciale. Arrêtez ! Regardez un peu, Joseph, continua-t-elle en prenant sur un rayon un grand livre foncé. Je vais vous montrer mes progrès dans la magie noire : je serai bientôt en état de faire par elle maison nette. Ce n’est pas par hasard que la

vache rouge est morte ; et votre rhumatisme ne peut guère être compté comme une grâce providentielle.

– Oh ! môvaise ! môvaise ! haleta le vieux ; le Seigneur nous délivre du mal !

– Non, impie ! vous êtes un réprouvé... allez vous-en, ou vous pâtrez sérieusement. Vous serez tous modelés en cire et en argile ; et le premier qui transgressera les bornes que je fixe sera... je ne veux pas dire ce qu'il lui arrivera... mais vous verrez. Allez ! j'ai l'œil sur vous !

La petite sorcière mit une feinte malignité dans ses beaux yeux, et Joseph, tremblant d'une sincère horreur, s'enfuit en priant et en répétant : « môvaise ! » Je pensai que la jeune femme avait dû se livrer à une sorte de sinistre plaisanterie ; à présent que nous étions seuls, j'essayai de l'intéresser à ma détresse.

– Mrs Heathcliff, dis-je sérieusement, veuillez m'excuser de vous déranger. Je prends cette liberté parce qu'avec un pareil visage je suis sûr que vous ne pouvez pas ne pas avoir bon cœur. Indiquez-moi quelques repères qui me permettent de retrouver mon chemin pour rentrer chez moi : je n'ai pas plus d'idée de la manière de m'y prendre que vous n'en auriez si vous deviez aller à Londres !

– Suivez le chemin par lequel vous êtes venu, répondit-elle en s'installant sur une chaise, avec une chandelle et le grand livre ouvert devant elle. C'est un conseil bref, mais c'est le meilleur que je puisse vous donner.

– Alors, si vous entendez dire qu'on m'a découvert mort dans une fondrière ou dans un trou plein de neige, votre conscience ne murmurerait pas que c'est en partie votre faute ?

– Pourquoi ? Je ne peux pas vous escorter. Ils ne me laisseraient pas aller jusqu'au bout du mur du jardin.

– Vous ! Je serais désolé de vous demander, pour ma commodité, de franchir le seuil, par une nuit pareille, m'écriai-je. Je vous demande de me dire quel est mon chemin, et non de me le montrer ; ou, sinon, de persuader Mr Heathcliff de me donner un guide.

– Qui ? Il y a lui, Earnshaw, Joseph, Zillah et moi. Qui voudriez-vous prendre ?

– Il n'y a pas de valets à la ferme ?

– Non ; personne, hormis ceux que je viens de nommer.

– Alors, il en résulte que je suis forcé de rester.

– Vous pourrez vous entendre à ce sujet avec votre hôte. Cela ne me regarde pas.

– J'espère que ce sera pour vous une leçon de ne plus entreprendre à la légère d'excursions dans ces montagnes, cria de l'entrée de la cuisine la voix forte de Heathcliff. Quant à ce qui est de rester ici, je n'ai pas d'installation pour les visiteurs ; il faudra que vous partagiez le lit de Hareton ou de Joseph, si vous restez.

– Je peux passer la nuit sur une chaise dans cette chambre, proposai-je.

– Non ! non ! Un étranger est un étranger, qu’il soit riche ou pauvre. Il ne me convient pas de laisser à quelqu’un la libre disposition de la pièce quand je ne suis pas là pour surveiller, dit le grossier coquin.

Cette insulte mit ma patience à bout. Je laissai échapper une exclamation de dégoût et, passant devant lui, je me précipitai dans la cour. Dans ma hâte, je me heurtai contre Earnshaw. Il faisait si sombre que je ne pus trouver la sortie. Comme je tournais tout autour de la maison, j’eus un autre spécimen de leur charmante manière de se traiter entre eux. Au début, le jeune homme parut sur le point de s’intéresser à mon sort.

– Je vais aller avec lui jusqu’à l’entrée du parc, dit-il.

– Tu iras avec lui en enfer ! s’écria son maître (si c’est là le terme qui convient à leurs situations respectives). Et qui soignera les chevaux, hein ?

– La vie d’un homme a plus d’importance qu’une négligence d’un soir pour les chevaux ; il faut que quelqu’un y aille, murmura Mrs Heathcliff, avec plus de bienveillance que je n’en aurais attendu d’elle.

– Pas sur votre ordre ! riposta Hareton. Si vous vous intéressez à son sort, je vous conseille de vous tenir tranquille.

– Alors j’espère que son spectre vous hantera ; et j’espère que Mr Heathcliff n’aura jamais d’autre locataire tant que la Grange sera debout, répondit-elle d’un ton tranchant.

– Écoutez, écoutez, la v’là qui les maudit ! marmotta Joseph, vers qui je m’étais dirigé.

Il était assis assez près pour entendre, occupé à traire les vaches à la lueur d’une lanterne, que je saisis sans cérémonie ; je lui criai que je la renverrais le lendemain, et je courus à la porte de sortie la plus proche.

– Maître, maître ! y vole la lanterne, cria le vieux en me poursuivant dans ma retraite. Hé ! Gnasher ! Hé ! chien ! Hé ! Wolf ! t’nez-le bon, t’nez-le bon !

Comme j’ouvrais la petite porte, deux monstres velus me sautèrent à la gorge, me renversèrent, et la lumière s’éteignit pendant que le gros rire de Heathcliff et de Hareton mettait le comble à ma rage et à mon humiliation. Heureusement, les bêtes paraissaient plus enclines à allonger les pattes, à bâiller et à agiter la queue qu’à me dévorer vif ; mais elles ne toléraient pas que je ressuscitasse, et je dus rester à terre jusqu’à ce qu’il plût à leurs malicieux maîtres de me délivrer. Alors, sans chapeau et tremblant de colère, j’ordonnai à ces mécréants de me laisser sortir – s’ils me retenaient une minute de plus, c’était à leurs risques et périls – avec des menaces de représailles aussi incohérentes que variées et qui, par la profondeur et le vague de leur virulence, faisaient songer au Roi Lear.

La véhémence de mon agitation amena un copieux saignement de nez ; Heathcliff continuait de rire, moi de pester. Je ne sais ce qui aurait mis fin à la scène, s'il n'y avait eu à proximité une personne plus raisonnable que moi-même et plus bienveillante que mon hôte. C'était Zillah, la robuste femme de charge qui, finit par sortir pour s'enquérir de la nature du tumulte. Elle crut que l'un d'eux m'avait fait violence ; et, n'osant s'attaquer à son maître, elle dirigea son artillerie vocale contre le plus jeune des deux drôles.

– Eh bien ! Mr Earnshaw, s'écria-t-elle, je me demande ce que vous pourrez bien inventer, bientôt ! Allons-nous massacrer les gens sur le seuil de notre porte ? Je vois que cette maison ne me conviendra jamais... regardez le pauvre garçon, il étouffe, ma foi ! Chut ! Chut ! il ne faut pas continuer ainsi. Entrez, et je vais guérir cela. Allons, calmez-vous.

À ces mots, elle me versa tout à coup une pinte d'eau glacée dans le cou et me poussa dans la cuisine. Mr Heathcliff m'y suivit et sa gaieté accidentelle disparut rapidement pour faire place à son habituelle morosité.

Je me sentais extrêmement mal, la tête me tournait et j'étais faible ; ainsi je me voyais obligé malgré moi d'accepter l'hospitalité sous ce toit. Mon hôte dit à Zillah de me donner un verre de brandy, puis passa dans l'autre pièce. Tout en me témoignant sa sympathie pour ma triste situation, Zillah exécuta les ordres de son maître, ce qui me ranima un peu, puis me conduisit à un lit.

i. Aliment composé de substances légumineuses ou farineuses bouillies dans de l'eau ou dans du lait. (*Note du traducteur.*)